
M A N U S C R I T

THÉÂTRE DANS LA GUERRE

de Miguel Hernández

Traduit de l'espagnol par Denise Laroutis

cote : ESP12D944

Date/année d'écriture de la pièce : 1937

Date/année de traduction de la pièce : 2011-2012

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Théâtre dans la guerre

LA QUEUE

LE PETIT HOMME

LE RÉFUGIÉ

LES ASSIS

de Miguel Hernández

Précédé d'un [Avertissement de l'éditeur « Nuestro Pueblo »
à la 1^{re} édition, 1937] et d'un [Avant-propos de l'auteur]

Traduit de l'espagnol par Denise Laroutis

Date d'écriture : 1937

Date de traduction : 2011-2012

[Avertissement de l'éditeur « Nuestro Pueblo » à la 1^{re} édition]

Avec la publication de Théâtre dans la guerre (La Queue, Le Petit Homme, Le Réfugié, Les Assis), nous présentons à nos lecteurs une jeune valeur déjà très reconnue parmi les minorités intellectuelles. Miguel Hernández n'est cependant pas un auteur « exquis », connu seulement des cercles « élitistes ». C'est simplement un jeune écrivain novice qui n'était encore jamais entré en contact avec le grand public, ce dont notre maison d'édition lui offre aujourd'hui l'occasion.

Miguel Hernández, comme tant de jeunes écrivains que « Nuestro Pueblo » se propose de faire entrer dans notre nouvelle littérature, est un combattant actif de la cause de notre peuple. Il est né dans la province d'Alicante, en 1911, et il a vingt-six ans. Cela fait trois ans seulement qu'il a posé son bâton de berger. Autodidacte s'il en est, il s'est formé à la lecture des livres qu'il a trouvés autour de lui.

Il a publié à Alicante un livre de vers dans la veine de Góngora ; dans la revue Cruz y Raya, en 1934, un auto sacramental, et aux éditions Héroe, en 1936, en bon descendant du poète Garcilaso de la Vega, un livre de sonnets amoureux : El rayo que no cesa [Le rayon qui ne finit pas]. On trouve de lui d'autres publications éparses, en vers et en prose, dans diverses revues littéraires.

Aux premiers jours de la guerre, il a rejoint le 5^e Régiment — premier embryon de l'Armée populaire — et il a combattu, jusqu'en janvier, aux côtés d'El Campesino. Par la suite, il a été commissaire politique de la 1^{re} Brigade de choc et, depuis février, il travaille avec le commandant Carlos et a participé à l'action du Santuario de la Cabeza, dont il fera le récit dans son prochain livre.

Le quatre pièces de théâtre que nous publions aujourd'hui, et sur lesquelles nous ne porterons aucun jugement, prouvent la force de son tempérament.

(Traduit de l'espagnol par Denise Laroutis.)

[Avant-propos de Miguel Hernández à la 1^{re} édition.]

Le 18 juillet 1936, face au mouvement des militaires traîtres, j'entre, moi, poète, et, avec moi, ma poésie, dans le moment le plus douloureux et le plus pénible, mais le plus glorieux, en même temps, de ma vie. Je n'avais pas été jusqu'à ce jour un poète révolutionnaire dans toute l'extension de ce mot et de son âme. J'avais écrit des vers et des drames d'exaltation du travail et de condamnation de la mentalité bourgeoise, mais l'élan définitif qui m'a entraîné à brandir ma poésie comme une arme de combat, ce sont les traîtres qui me l'ont donné, avec leur trahison, en ce 18 juillet de lumière. J'ai deviné, j'ai senti venir frapper ma vie, comme un grand vent, la grande tragédie, la terrible expérience poétique qui fondait sur l'Espagne, et je me suis avancé au sein du peuple plus profond que je ne l'avais fait depuis que j'ai été mis au monde, avec la volonté de le défendre fermement contre les provocateurs de l'invasion. De ce jour jusqu'à présent, je lutte de plusieurs manières, et je ne me fatigue et suis mécontent que lorsque je ne fais rien.

Une des manières de combattre que j'ai trouvées, c'est d'avoir commencé à cultiver un théâtre cinglant et bref : un théâtre de guerre. *La Queue*, *Le Petit Homme*, *Le Réfugié*, *Les Assis* sont une manifestation du théâtre que j'ai mis en œuvre.

Je crois que le théâtre est une arme de guerre magnifique, contre l'ennemi d'en face et contre l'ennemi chez soi. Il me semble que tout théâtre, toute poésie, tout art doit être, aujourd'hui plus que jamais, une arme de guerre. De guerre contre tous les ennemis du corps et de l'esprit qui nous harcèlent, maintenant, en ces moments de révolution et de rénovation de tant de valeurs, plus nus et en danger que jamais.

Avec ma poésie et avec mon théâtre, les deux armes le plus faites pour moi et que j'utilise le plus, j'essaie d'éclaircir la tête et le cœur de mon peuple, de les porter, en ces jours de colère, de troubles, de désordres, vers la lumière plus sereine et plus humaine. L'heure d'aujourd'hui est la plus favorable pour moi : je ne veux me laisser ni dormir ni distraire, car je veux voir s'exprimer dans une vie de dignité, de grandeur, les sentiments et les pensées des miens, et j'emploie pour ça mes cinq sens à ce travail d'élévation, comme je peux et comme je sais le faire, au côté des meilleurs hommes de l'Espagne. Avec ma poésie et avec mon théâtre, les deux armes qui, plus affûtées de jour en jour, brillent le plus entre mes mains, je tente de faire de la vie un matériau héroïque face à la mort. Et je ne vais pas m'arrêter tant que je ne l'aurai pas fait.

Mon cœur s'efforce de gagner en dignité à force de générosité, détaché de son sang en face du cœur des autres hommes. Dans ma poésie, dans mon théâtre, j'expose les luttes de mes passions, qui reflètent celles des autres, et toujours je m'efforce que ce soit l'intelligence pure de ces dernières qui gagne. Au-dedans de la poitrine de chacun de nous, de nous qui luttons pour la révolution, travaille, se perfectionne la révolution, qui commence à porter ses bourgeons, avec l'aide, plus que de l'extérieure, de la force intérieure de notre poitrine.

Je me dis : si le monde est un théâtre, si la révolution est chair de théâtre, efforçons-nous que le théâtre et, par conséquent, la révolution, soient exemplaires, et nous parviendrons peut-être, à nous tous, à ce que le monde le soit aussi.

Je me dis : il faut enterrer les ruines du théâtre obscène, du théâtre menteur de la bourgeoisie, de toutes les bourgeoisies et de tous les comforts de l'âme, qui soulèvent encore de la poussière et font encore du bruit dans notre peuple. Hors d'ici ! Hors des yeux et des oreilles d'ici ces spectacles qui ne